

dans sa personne. Ses lunettes descendaient de son front et se plaçaient d'elles-mêmes sur son nez; ce sourire, tout à l'heure si calin, disparaissait comme un éclair, et le tisonnier s'agitait vivement et tourmentait le feu d'une façon désespérée. Le commis recevait à l'instant un si grand nombre d'ordres différents; il y avait tant d'objets à ranger; les mots de prudence, de charité à domicile revenaient si souvent, que sans aucun doute l'homme le plus charitable aurait désiré n'avoir rien dit, et que, honteux et confus, il eût cherché un prétexte pour opérer une retraite convenable.

Au moment où notre histoire commence, il était question de quelques changements à faire et que réclamait surtout M. Hunt jeune. Maintenant qu'ils avaient conquis une position indépendante, ce dernier souhaitait tout naturellement d'être déchargé du travail pénible des affaires. N'avaient-ils pas un neveu portant leur nom, demeurant avec eux? On pouvait le prendre comme associé et mettre à sa place un commis expérimenté.

M. Hunt aîné avait en horreur tous les changements en général, et en particulier ceux qui entraînent une dépense quelconque. Mais, comme il aimait beaucoup son frère, il avait fini par céder, et Rodolphe Hunt (c'était le nom du jeune homme) fut dument déclaré associé de la maison. En même temps, un avis publié dans la *Gazette de New-York* informait le public que la maison Hunt frères avait besoin d'un teneur de livres capable.

Beaucoup d'offres de service suivirent immédiatement cet avis, car la grande ville souffrait alors d'une de ces violentes crises commerciales qui de temps en temps secouent le commerce tout entier et paralysent toutes les opérations: moment terrible où les négociants abattus se tiennent à leur porte ou restent étendus dans leurs fauteuils de bureau, ne pensant qu'aux mauvaises spéculations, aux mauvaises dettes, aux factures douteuses et aux lourdes échéances à venir. Triste, bien triste est à ce moment le sort des employés qui, remerciés faute de place à remplir au comptoir ou au bureau, sont obligés de chercher de nouvelles places dans la seule partie qu'ils connaissent et qui puisse leur faire gagner leur pain. Comment s'étonner alors de la foule des candidats qui se précipitèrent tout d'un coup pour profiter d'une si belle occasion et entrer dans une maison si ancienne et si fort au-dessus des chances et des variations subites du commerce?

Mais pour être admis, il fallait plaire à Mr. Hunt aîné, et, de tous

ceux qui s'étaient présentés, nul encore n'avait pu lui convenir, si bien qu'il était maintenant douteux qu'on se décidât, après tout, à augmenter le personnel de l'établissement.

Quelque jours cependant après l'insertion de l'avis, un jeune homme se présenta, dont l'allure distinguée et la capacité apparente plurent tellement à M. Hunt jeune et au plus jeune associé, que, en l'absence de M. Hunt aîné, ils prirent sur eux de l'engager à revenir le lendemain matin à neuf heures.

Le lendemain était arrivé et le moment du rendez-vous approchait rapidement. Les deux frères se tenaient assis chacun dans un fauteuil devant la petite grille.

Il y avait certes beaucoup de ressemblance dans les traits de tous deux, car tous deux avaient une figure pleine et ronde, de petits yeux brillants, et cependant, pour un observateur exercé, l'expression était bien différente. Dans le plus jeune, on distinguait clairement l'esprit ouvert, viril, généreux, joint à la finesse et à un certain goût du plaisir. On lisait sans peine chez l'autre, le calcul et l'amour du gain.

"Eh bien! frère, que décidons-nous à propos de ce jeune homme? Neuf heures vont sonner."

Et M. Hunt jeune, en disant cela, abaissait le journal sur ses genoux, souriait, et du regard il interrogeait malicieusement son frère.

"Sur ma parole, je ne sais que résoudre. Il n'y a plus de jeunes gens aujourd'hui qui paraissent bons à quelque chose; ils s'occupent plus de leur chaîne de montre et de leurs beaux habits que de leur travail."

Et M. Gérardus, ou, comme on l'appelait quelquefois, M. Geordie Hunt ôta ses lunettes, saisit le tisonnier et remua d'un air assez distrait quelques cendres éparses sur le foyer.

Sachant très-bien à qui s'adressait cette allusion, M. Hunt jeune se tourna en souriant vers le pupitre où l'associé junior était occupé à ses livres. Rodolphe aimait les chaînes de montre et les beaux habits: un sourire fut sa réponse au regard de son oncle, et il continua de travailler.

"J'ai bien peur que tout cela ne soit vrai, frère, mais nous n'y pouvons rien. Le monde a changé depuis notre jeune âge; les montres ne coûtent plus aussi cher qu'autrefois, ni les habits non plus. Il faut supporter ce que nous ne pouvons changer.

—Oui, en effet; et ces mots furent accompagnés d'un profond soupir.

"Nous avons besoin d'un commis, n'est-ce pas, frère? Nous commençons à nous faire vieux, et nous ne nous soucions ni l'un ni l'autre, je crois, de travailler comme jadis; notre neveu non plus ne peut pas

être à la fois patron au dehors et commis à la maison. Est-ce clair, frère?

—Sans doute...sans doute...mais ne dois-je pas comprendre, d'après ce que vous dites de ce jeune homme, que c'est une nature délicate et faible?

—Oh! en aucune façon, frère, vous vous trompez; vous ne me comprenez pas. Il a certainement très bonne façon, vous ne le nierez pas?

—Oh! non, non, pas du tout.

—Je disais qu'il paraissait avoir été bien élevé, élevé avec soin.

—Très-bien, bien, vous vous entendez parfaitement vous et Rodolphe. S'il faut le prendre, prenons-le, voilà tout.

—Pas du tout, il n'y a pas de *il faut* là dedans, frère. Je veux que vous soyez content surtout, puisqu'il doit vivre dans votre famille. Mais le voici."

L'aspect du jeune homme confirmait bien l'idée que M. Hunt aîné s'en était faite; il était impossible de ne pas reconnaître en lui une nature délicate, car son teint était très-pâle, à part une légère rougeur qui le colora au moment d'entrer; et il y avait dans ses traits une douceur presque féminine, mais que relevaient heureusement une chevelure très-brune et de brillants yeux noirs.

Il était visiblement en proie à une grande agitation; car lorsque M. Hunt aîné le questionna minutieusement, comme toujours, sur ses connaissances en affaires sur sa capacité comme comptable, il répondit sans hésiter et d'une manière précise. Mais au tremblement de sa voix et à la pâleur croissante de son visage, il était évident que cette place était d'une grande importance pour lui.

M. Geordie Hunt, après avoir fait toutes les questions qu'il lui plut, manifesta clairement pour ce nouveau candidat des dispositions plus favorables que pour tous ceux qui s'étaient jusqu'alors présentés; soit que ses réponses lui fissent plaisir, soit qu'il fût affecté par l'expression de tristesse empreinte sur son visage.

"Eh bien! il n'y a rien à dire jusqu'ici. Et maintenant auprès de qui disiez-vous que nous pourrions prendre des informations?"

Le jeune homme hésita; il parut ne pas comprendre la question.

"Mon frère veut dire: auprès de qui faut-il prendre des renseignements sur vos...habitudes de travail?...sur votre moralité, sur...chez qui avez-vous été? N'étant connu d'aucun de nous..., vous comprenez... que ces renseignements...sont nécessaires..., c'est dans l'usage.

Oh! certainement, monsieur, certainement, vous avez raison. Mais ici se rencontre une difficulté à laquelle je n'avais pas songé. Voici